



HAL
open science

Villes du Kurdistan d'Irak

Caecilia Pieri

► **To cite this version:**

Caecilia Pieri. Villes du Kurdistan d'Irak : Une multiplicité d'identités et de patrimoines. *Moyen-Orient*, 2015, 26, pp.34-39. halshs-01162726

HAL Id: halshs-01162726

<https://shs.hal.science/halshs-01162726>

Submitted on 11 Jun 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MOYEN-ORIENT

GÉOPOLITIQUE, GÉOÉCONOMIE, GÉOSTRATÉGIE ET SOCIÉTÉS DU MONDE ARABO-MUSULMAN

Magazine trimestriel • Numéro 26

Avril-Juin 2015 • 10,95 €

SINAÏ

Une péninsule sous tensions

GÉOPOLITIQUE

Le Moyen-Orient et ses frontières



KURDISTAN(S)

UNE NATION, DES ÉTATS ?

WWW.MOYENORIENT-PRESSE.COM

M 07419 - 26 - F : 10,95 € - RD



Sommaire

Moyen-Orient n° 26 • Avril-Juin 2015

6 Actualités - Agenda

10 Regard de Gabriel Martinez-Gros sur les frontières du Moyen-Orient et de l'islam

DOSSIER KURDISTAN(S) 15

16 Repères Kurdistan(s) : Cartographie

18 Le peuple kurde : identité nationale et divergences politiques

Entretien avec Marfin van Bruinessen

24 Irak : Daech contraint les Kurdes à revoir leurs alliances
Hosham Dawod

30 Repères société : Le désarroi de la jeunesse kurde d'Irak
María Fantappiè

34 Villes du Kurdistan d'Irak : une multiplicité d'identités et de patrimoines

Caecilia Pieri

40 La politique kurde de l'AKP : chimère ou réalité ?

Jean Marcou

46 Les Kurdes à Istanbul : une communauté inexistante ?

Jean-François Pérouse

52 Repères culture : Politiques culturelles et diversité de la scène artistique kurdes en Turquie

Clémence Scalbert-Yücel

56 Au-delà de la « bataille de Kobané » : la société civile kurde de Syrie en sursis

Jordi Tejel Gargas

61 Kurde et combattante : une émancipation des femmes par la guerre ?

Olivier Grojean

66 La terre et l'eau au cœur des stratégies de pouvoir

Pierre Blanc

GÉOPOLITIQUE 72

72 Les migrants subsahariens au Maroc : de l'altérité au cosmopolitisme ?

Mehdi Alioua

78 La péninsule du Sinaï, un domaine réservé des militaires
Ivan Sand

84 D'Abdallah à Salman : succession royale et lutte de clans en Arabie saoudite

David Rigoulet-Roze

POINTS CHAUDS 90

BD • LIVRES • WEB 92

10



© AFP Photo/HOAI BARAKA NEWS

15



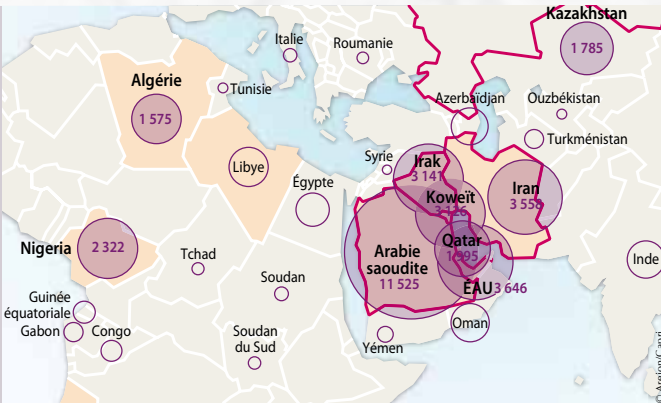
© AFP Photo/Mustafa Orzi

72



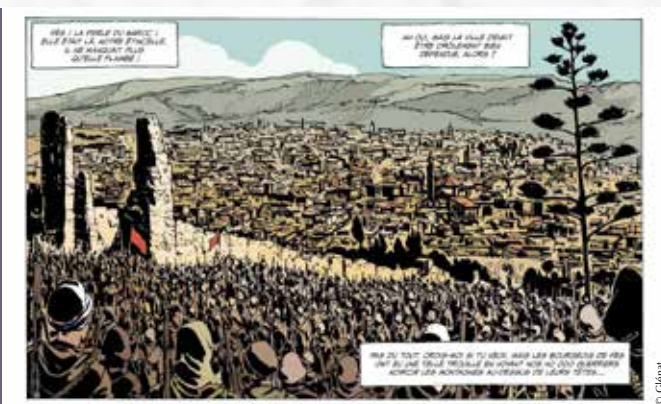
© Shutterstock/okovram

90



© Avenir/Capri

92



© Climat



KURDISTAN(S)

© AFP Photo/Adem Altan. Des Kurdes de Turquie fêtent Newroz (Nouvel An) à Ankara en mars 2014.

Une nation, des États ?

Depuis la chute de Saddam Hussein en Irak en 2003, et surtout depuis les révolutions de 2011, le Moyen-Orient traverse un « moment kurde ». Basé à Erbil, le Gouvernement régional du Kurdistan (GRK) apparaît tel un îlot de stabilité politique et économique (p. 34) dans une région en crise. Toutefois, les différences entre les populations kurdes, installées essentiellement en Turquie (p. 46 et 52), en Syrie, en Irak et en Iran, sont nombreuses, et des logiques intérieures se mettent en place, amenant à s'interroger sur la faisabilité d'un seul État kurde. Tandis que le GRK tient à son « indépendance » (p. 24), les Kurdes de Turquie tentent de s'entendre avec Ankara après des décennies de combats (p. 40) et ceux de Syrie s'installent dans la guerre (p. 56).



Villes du Kurdistan d'Irak : *une multiplicité d'identités et de patrimoines*

Bien que la situation y soit plus stable que dans le reste de l'Irak et que sa capitale, Erbil, soit en pleine expansion économique, le territoire du Gouvernement régional du Kurdistan (GRK) est encore méconnu et relativement enclavé entre des montagnes pour lesquelles les Kurdes éprouvent « un amour infini, fort, mystérieux et presque sacré » (1). À quoi ressemble cette région ? Comment se développe-t-elle depuis la chute de Saddam Hussein (1979-2003) ? Petite visite guidée à travers quelques-unes de ses principales villes.

Avant de prendre le nom de « Kurdistan » au XII^e siècle, la région était nommée « Djebel » (la montagne) par les Arabes et dans la littérature européenne de voyage ou d'aventure ; c'est à ses montagnes que l'on identifie le Kurdistan. Ce paysage irrigue la description du dominicain italien Giuseppe Campanile, préfet apostolique de la Mésopotamie en 1809 qui vécut sur place jusqu'en 1815 (2). C'est frappant dans *La caravane de la mort : Souvenirs de voyage* (1897), de l'Allemand Karl May (1842-1912), qui met en scène des tribus kurdes montagnardes

farouches et combatives. C'est surtout pour la variété de ses reliefs et sa végétation luxuriante que le Kurdistan était réputé comme station d'estivage sous la monarchie hachémite (1921-1958) : routes de crêtes, cascades et roches escarpées dans le nord-ouest, vers les villes d'Amedi ou de Zakho, forêts autour de Dohouk, profils montagneux rose bleuté se découpant à l'infini vers le sud-est, aux alentours de Sulaymaniyya jusqu'aux confins de l'Iran, collines herbues et fleuries du pays des yézidis. Dans l'imagerie locale de l'Irak unifié, depuis les nombreuses brochures touristiques qui fleurissent dès les années 1950



Capitale politique et économique du Kurdistan irakien, Erbil est la vitrine du dynamisme de la région.

© C. Pteri

jusqu'aux ouvrages de propagande de l'ère Saddam Hussein, et même de nos jours dans les fresques officielles qui couvrent les murs de béton installés partout dans Bagdad (3), le Kurdistan n'apparaît jamais pour ses villes : il est représenté par ses montagnes, quand le sud de l'Irak s'illustre surtout à travers ses marais plurimillénaires ou ses *mudhifs* (maisons d'hôte de joncs tressés en forme d'arches) et que les villes glorifiées sont toujours Bagdad, Samarra et les ruines de Babylone, au centre du pays. Les premiers guides de voyage modernes survolent Erbil : quelques mots à peine dans le *Guide Cook* de 1934 (en anglais) ; trois petits paragraphes dans le *Guide Bleu du Moyen-Orient* en 1965. Pourtant, depuis l'autonomie, installée par la loi du 11 mars 1974, les villes kurdes se sont largement étendues, et chacune d'entre elles conserve une identité propre, liée à un passé et à un patrimoine spécifiques.

Erbil, symbole national

Selon les données officielles du GRK, Erbil (Hawler en kurde), la capitale, compte en 2013 environ 2 millions d'habitants (sur 5,3 millions dans tout le Kurdistan irakien), cela sans recenser

l'afflux massif de réfugiés irakiens qui fuient Mossoul et la province de Ninive depuis 2014. Située dans la plaine autrefois appelée Kortaken, elle se développe en cercles concentriques autour de l'imposant tell que couronne sa citadelle, à 30 mètres de hauteur. Jusqu'en 2005, elle était demeurée d'une remarquable unité de brique, de cette brique dont est fait l'Irak presque tout entier, signant ainsi sa différence avec la pierre des pays du Levant et son appartenance bâtie à la zone Asie, tout comme l'Iran et l'Afghanistan.

Connue comme l'une des plus anciennes villes habitées du monde, entre 5000 et 8000 avant Jésus-Christ, selon les sources, la citadelle ou ville haute, de forme elliptique, comporte environ 500 maisons de la période ottomane tardive (XVIII^e et XIX^e siècles), formant un tissu dense de ruelles tortueuses, avec trois mosquées, un hammam du XVIII^e, plusieurs tombes et deux portes d'accès. Elle fait depuis 2007 l'objet d'un plan directeur de conservation sous la houlette du Haut Commissariat pour la revitalisation de la citadelle d'Erbil (HCECR, en anglais) : ce projet de plusieurs millions de dollars est mené conjointement par le GRK et par l'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (UNESCO), et vise à restaurer et à réhabiliter certains lieux pour y loger des institutions culturelles, de



l'habitat et des structures d'accueil touristique, comme le petit musée du tapis et son café aménagé à l'ancienne.

Préservée dans son intégrité et dans sa cohérence urbaine, la citadelle a été classée au patrimoine mondial de l'UNESCO en juin 2014, au titre du critère IV, qui est d'« offrir un exemple éminent d'un type de construction ou d'ensemble architectural ou technologique ou de paysage illustrant une ou des périodes significative(s) de l'histoire humaine ». Pourtant, sa nomination n'allait pas de soi. En effet, elle a été vidée de ses derniers occupants en 2006, une population pauvre de petits artisans, mettant un terme à un processus d'habitation plurimillénaire, une procédure contestable au regard des critères mêmes de l'UNESCO. Une controverse a ensuite éclaté à l'occasion de la reconstitution, à l'identique de celle de 1860, détruite sous la monarchie, de l'une des deux portes d'entrée monumentales, car cela a impliqué de démolir la précédente, une élégante chicane de brique qui avait eu le tort d'avoir été érigée en 1980 sous Saddam Hussein... Le HCECR argue qu'il s'agissait d'une exigence de société.

Car l'aménagement de la citadelle n'est pas seulement patrimoine ou mémoire, il est vécu localement comme hautement symbolique et politique : la « nouvelle ancienne porte » (sur le chantier, une pancarte en anglais affiche : « *Antiq under reconstruction* ») est revendiquée comme un symbole de l'histoire kurde. Or elle se présente comme un hybride qui a conservé

une partie de l'entrée de 1980 et reproduit une architecture de style ottoman, donc turc. Quant au futur Citadel Park, qui occupera une zone tampon d'une dizaine d'hectares sur le flanc nord, il « se veut commémoratif, unificateur et dédié au peuple kurde et à son histoire », mais il s'étendra sur une emprise d'où l'on aura rasé, entre autres, le siège de l'ancien gouvernorat et le tout premier tribunal moderne du Kurdistan, une construction irako-britannique des années 1920 à l'abandon. Pourtant, l'Erbil City Centre Master Plan a prévu de conserver le patrimoine important et inclut à ce titre, par exemple, l'ancien quartier juif de Tajeel. À l'évidence, les autorités kurdes ont décidé de choisir dans les legs de l'histoire ce qu'elles garderaient, ou non, pour les nouvelles pages à écrire.

Des ambitions « à la Dubaï »

Au pied de la citadelle, l'ambiance est débonnaire. On déambule devant les cafés et les échoppes pour touristes ou dans le jardin public agrémenté de fontaines. Bordé par les souks aux arcades rénovées de briques jaunes, le quartier connaît une perpétuelle affluence, car les marchés ont gardé leur fonction traditionnelle, comprenant aussi des cafés – pour hommes – et des restaurants avec coin réservé pour les familles. Pour le reste,

Erbil, entre patrimoine et dynamisme économique



© C. Pieri



© DR



3

© C. Pieri



4

© Shutterstock/Pachias

le redéveloppement urbain a été confié par le GRK à l'agence d'urbanisme libanaise Khatib & Alami, qui, promettant d'éviter « les erreurs dues au manque de compréhension des besoins sociaux », projette 2 millions de mètres carrés dévolus à des commerces de détail, du résidentiel, du logement et des bureaux – avec, à la clé, 16 000 emplois – selon des axes pour faciliter la circulation piétonne et la mobilité.

Pour le moment, la ville évoque plutôt une flaque urbaine sans cohésion entre ses différents quartiers, avec une circulation perpétuellement embouteillée du fait de l'absence de plan d'ensemble pour les transports publics. Son paysage est bariolé d'un aluminium bon marché qui sévit sur la plupart des constructions et juxtapose à l'envi des composants disparates : gratte-ciel de style dubaïote au milieu d'enclos encore vides ; chantiers turcs (environ 80 % des entreprises implantées) ou libanais comme le vaste complexe prévu autour de la tour de Korek Telecom ; façades clinquantes en parements de pierre et verre réfléchissant pour une dizaine de centres commerciaux, dont le Majidi Mall et le Family Mall avec leurs chaînes de restaurants et boutiques qui attirent les riches touristes des régions frontalières de Syrie et de Turquie ; quartiers d'expatriés, comme Ain Kawa, l'ancienne ville chaldéenne, car le niveau de sécurité rassure les étrangers et les réfugiés irakiens, essentiellement chrétiens et yézidis. Et surtout, ces *gated communities* (résidences fermées) aux centaines d'unités identiques, de la

plus modeste à la plus « californienne » et kitsch (néoantique, néoclassique), qui témoignent par leurs enseignes que les investisseurs du monde entier se pressent ici : Chinois, Européens, Libanais, Émiratis, etc.

Malgré ses deux complexes multisalles de cinéma, Erbil reste pour Ahmed K., réfugié venu de Bagdad en 2006 et marié à une Kurde, « un gros bourg campagnard avec des tours qui poussent à toute allure » (4), où l'essentiel des distractions se limite aux promenades dans les parcs, aux *malls* et aux visites à la famille. Pour Dimitri Deschamps, chercheur français établi depuis 2013, « c'est avant tout une ville de business, où la culture n'a pas encore sa place », à l'exception de la foire annuelle du livre : deux petits musées confidentiels, quelques concerts donnés par des chanteurs, principalement libanais, lors de soirées privées dans des restaurants ou des hôtels pour un public ciblé d'expatriés et de classes supérieures, qui, d'ailleurs, se mélangent peu. Et pourtant, Erbil était « capitale du tourisme arabe » en 2014 : un certain paradoxe, compte tenu du contexte politique...

~ Sulaymaniyya, mémoire de la résistance anti-Saddam

L'ambiance est tout autre à Sulaymaniyya, à trois heures de route au sud-est d'Erbil. Pourtant, la deuxième ville du GRK est à première vue sujette à une même fièvre de construction et au même phénomène d'étalement urbain apparemment aléatoire, avec ses multiples rocade, son horizon hérissé de grues pour d'omniprésents chantiers d'hôtels de luxe, de bureaux et de *malls*, ses parements d'aluminium. Mais les quartiers résidentiels du XX^e siècle, de villas avec jardins, commerces et lieux de sociabilité – bibliothèques, cafés, restaurants, cercles –, traduisent l'existence d'une véritable vie citadine et d'une offre culturelle variée.

Pour Hilmi Murad, professeur kurde établi aux États-Unis depuis qu'il a dû fuir Bagdad en 2006, Sulaymaniyya est la vraie capitale culturelle kurde, de longue date figure de proue d'une tolérance et d'une ouverture d'esprit particulières. Au début des années 2000, on pouvait encore y voir en pleine rue des réclames peintes pour du whisky. La ville compte de nombreux cinémas et plusieurs théâtres, où l'on programait par exemple *Les Bonnes*, de Jean Genet, traduit en kurde. Outre le musée archéologique, elle doit se doter dans les prochaines années d'un musée d'art contemporain installé dans une ancienne usine de tabac, un musée d'art français et un musée municipal situé dans les bazars. Un peu partout, on trouve des cafés où l'on peut écouter des débats, des lectures ou des concerts. Non loin du bazar, la municipalité a par ailleurs commencé à réhabiliter plusieurs maisons traditionnelles, dans le quartier de Sholish, pour en faire des lieux de rencontres culturelles.

D'autre part, on est ici dans le cœur historique de la résistance à la dictature baasiste, avec un important site de mémoire, la Prison rouge (Emne Swreke en kurde), gérée par l'Union



© C. Pien

- 1 Cette vue générale de la ville permet de voir se côtoyer des immeubles anciens avec des constructions ultramodernes en chantier, qui attirent les nouvelles classes moyennes et supérieures.
- 2 Le souk d'Erbil, reconnu pour la diversité de ses produits dans tout le Kurdistan, attire aussi de nombreux touristes.
- 3 Ce panorama est le même que ci-dessus, mais en 2005 : la ville gardait alors sa silhouette basse traditionnelle.
- 4 Située au cœur d'Erbil, la citadelle est classée au patrimoine mondial de l'UNESCO depuis juin 2014. Ses derniers habitants, une population pauvre d'artisans, sont partis en 2006.
- 5 Le boom immobilier a métamorphosé le paysage urbain en quelques années à peine, avec de nombreux ensembles de tours.



patriotique du Kurdistan (UPK), dont la ville est le fief. Ancien siège des *moukhabarat*, les services secrets irakiens, cette prison a servi de centre de torture et de rétention de 1979, date de la présidence de Saddam Hussein, jusqu'au 17 mars 1991, jour où elle a été libérée au cours d'un assaut livré par des *peshmerga* aidés de civils. Elle est reconvertie en un espace entièrement consacré à la mémoire de la résistance, doublé d'un musée et d'un centre culturel. Les 8 000 mètres carrés, dont la configuration a été conservée quasi intacte pour que ne soient pas effacées les traces de la violence passée, ont été répartis en plusieurs fonctions.

La fonction mémorielle *stricto sensu* se partage entre deux types de lieux : des couloirs tapissés de milliers de photos remémorant la lutte armée et l'exode de 1991, qui a vu 12 000 Kurdes mourir de froid et d'épuisement à la frontière de l'Iran, et un mémorial aux parois garnies de 180 000 morceaux de miroirs brisés, nombre des victimes de la campagne d'Anfal (1986-1988), ainsi que de 5 000 filaments, en souvenir des villages rasés. Des installations permanentes, dans les anciens logements des gardiens, exposent toutes sortes d'objets et de documents, des statues, mais aussi des tableaux, œuvres de l'actuel directeur, Ako Ghareb, qui montrent divers épisodes de guerre. Certaines scènes de torture particulièrement pénibles ont été reconstituées dans

les salles mêmes où elles se déroulaient, et l'on peut visiter aussi la pièce de 22 mètres carrés où s'entassaient 70 femmes, contiguë d'une autre où elles étaient régulièrement violées, ou encore celle réservée aux enfants

(60 confinés dans 20 mètres carrés). Dans la grande cour, on a entreposé les chars arrachés aux baasistes le jour de la libération. La Prison rouge accueille des spectacles, des animations et des expositions temporaires. La vaste cafétéria, réaménagée dans le style kurde traditionnel, a abrité en 2014 un festival de cinéma français où l'on projetait, entre autres, *Hiroshima mon amour* d'Alain Resnais. Une réussite, à la fois digne, sobre et poignante. Symbole de l'enfer des Kurdes, elle est devenue celui de leur force et de leur fierté.

Le Kurdistan, creuset de cultures

À 180 kilomètres au sud de Sulaymaniyya, on accède à Kifri par une route encombrée de longues chaînes de camions-citernes venus de l'Iran tout proche. Kifri a longtemps été majoritairement turkmène, ce dont témoignent plusieurs noms de lieux (Baba Sahsivar, Karaoglan, Kapali Çarsi, Büyük Camii, Öksürme Deligi), mais elle abritait des minorités kurdes (chiïtes feïlis et kakayes). Ayant d'abord subi l'arabisation sous Saddam Hussein, puis une phase de « kurdisation » à partir de 1991, suivie de l'exode des Turkmènes en 2003, elle compte quelque 30 000 habitants.

C'est l'une des dix villes comprises dans le plan de développement confié en 2012 à l'agence Khatib & Alami, qui a retenu pour elle le slogan « *The future of a historic city* ». L'urbaniste chargé du projet, également architecte du patrimoine, Fadi Hindi, a proposé d'inclure l'ancien centre-ville ottoman dans le plan. Il a documenté deux moulins à eau, un hammam, plusieurs maisons patriciennes, la résidence du gouverneur et le sérail, une nécropole avec plusieurs mauso-

lées, un cimetière juif, les vestiges d'une mosquée et de plusieurs khans... Il en est résulté un projet d'intégration paysagère et architecturale du patrimoine, dans un site magnifique de collines et de petits lacs artificiels autour d'un barrage récemment construit, et promis à un développement touristique régional et familial. Las ! Comme le plan n'était toujours pas signé en 2014, la municipalité a déjà distribué des terrains : des constructions sont apparues dans les zones en principe protégées ; et si certains éléments, comme l'un des moulins, ont été restaurés, d'autres ont été abîmés. Par exemple, le palais du gouverneur a perdu sa façade, un édifice de style néoassyrien avec escalier à tubulures métalliques a été planté à l'entrée d'une grotte qui était peut-être une tombe primitive...



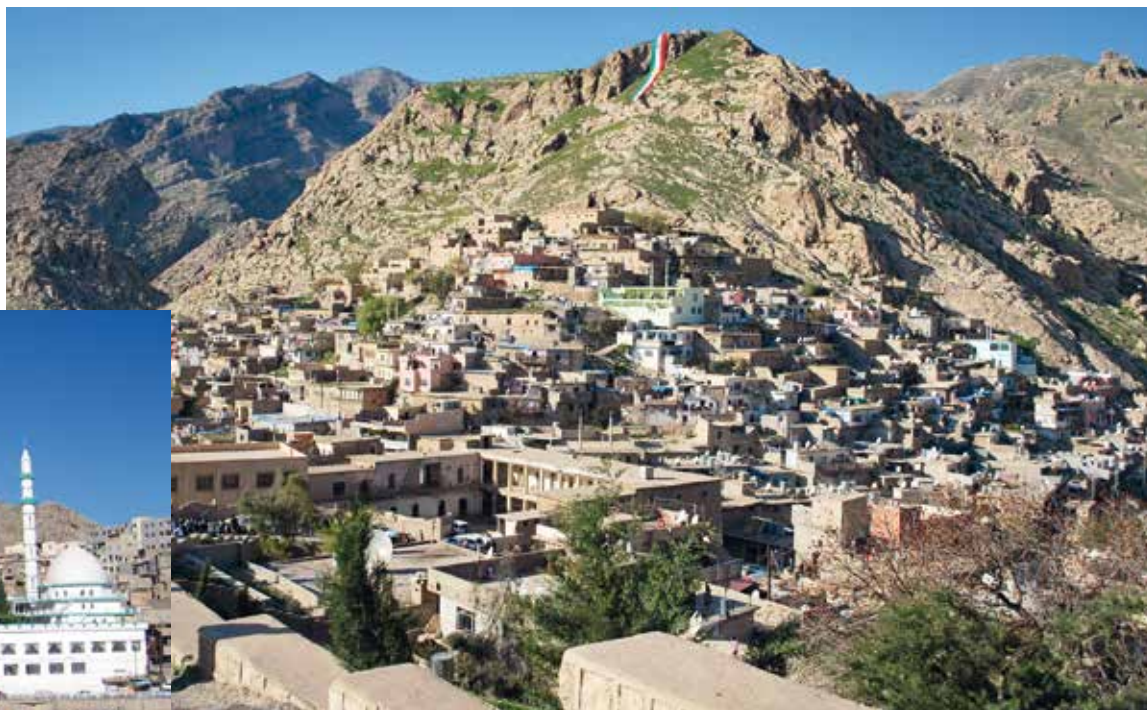
© C. Pirel



© DR

Deuxième ville du Kurdistan irakien, Sulaymaniyya est la « capitale » culturelle, avec un très important lieu de mémoire, la Prison rouge.

Située dans la province de Dohouk, la ville d'Akre possède un riche patrimoine architectural, notamment ottoman.



À l'autre extrémité du pays, dans la province de Dohouk, en terre du Parti démocratique du Kurdistan (PDK) de Massoud Barzani, président du GRK depuis 2005, la ville d'Akre jouit d'un patrimoine naturel, culturel et architectural remarquable qui fait l'objet d'un plan de mise en valeur et de préservation relativement exemplaire. Il s'agirait à l'origine d'un centre zoroastrien, et son nom viendrait d'un mot kurde désignant le feu, élément essentiel pour ce culte. Fondée en 1877, la ville actuelle s'étale sur plus de 100 kilomètres carrés, pour une population d'environ 150 000 habitants, avec une « nouvelle Akre » informelle et sans charme en partie basse. Akre traditionnelle, elle, est un joyau patrimonial que les archéologues ont à peine commencé à fouiller. Bénéficiant d'un site pittoresque, elle est bâtie à flanc de montagne, bordée de rivières aux quatre orientations, dont plusieurs forment des cascades naturelles, comme celles de Seiba et de Zanikark. Sa vieille ville est constituée de maisons patriciennes regroupées autour d'une citadelle et de maisons basses en pierre s'étagant progressivement jusqu'à 665 mètres d'altitude. Elle comporte un ancien quartier juif et divers lieux de culte qui témoignent de son passé multiculturel, dont une église dédiée à la Vierge, plusieurs temples zoroastriens, ainsi qu'une *tekiye* (sanctuaire) soufie qui remonterait au XI^e siècle, lieu de pèlerinage où l'on vient se recueillir de loin : Turquie, Syrie, Afghanistan, Pakistan. Un schéma directeur (2010-2033) est confié à l'agence allemande Ingenieurbüro Vössing. Il inclut la préservation du patrimoine, avec des recommandations que la municipalité tente de faire respecter, notamment par des aides



Les temples yézidis sont reconnaissables à leur forme pyramidale, comme à Zakho.

financières aux propriétaires afin d'aider à la restauration des maisons dans les règles. Parmi les projets immédiats, la construction d'un nouveau sanctuaire soufi plus spacieux, celle d'un téléphérique, et la plantation de plusieurs milliers d'arbres pour faire reverdir les environs.

Pour parfaire ce portrait patrimonial et urbain, il faudrait également décrire le pays yézidi, avec ses temples en pyramides plissées, ou Lalish, la ville où repose le fondateur de la secte, cheikh Adi ibn Musafir (1075-1162), mais aussi Zakho, avec ses antiques fêtes de Newroz (Nouvel An, le 21 mars) célébrées jusqu'à nos

jours près du pont Delal, d'époque abbasside (750-1258). Ou encore Dokkan, station d'estivage sur le plus grand barrage d'Irak ; les villages en pierre comme Bahzani, en pays yézidi, ou Amedi, juché sur un piton rocheux et doté d'une porte fortifiée sculptée ; le patrimoine juif et chrétien de Dohouk... Cette diversité, héritée de l'histoire, a en partie résisté à l'écrasement de la période baasiste. Dans cette région tourmentée, elle devrait constituer un atout essentiel et une chance de régénération unique pour ce pays en quête d'un avenir propre. ■

CAECILIA PIERI

NOTES

- (1) Mots de Florence Didiot, directrice de l'école française de Sulaymaniyya et auteur du blog : <http://femme-francaise-en-irak.blogspot.fr>
- (2) Giuseppe Campanile, *Histoire du Kurdistan*, L'Harmattan, 1970.
- (3) Caecilia Pieri, « Can T-Wall Murals Really Beautify the Fragmented Baghdad? », www.jadaliyya.com, 18 mai 2014.
- (4) Sauf indication contraire, toutes les citations sont issues d'entretiens réalisés par l'auteur en 2014 et 2015.